

Assemblée générale du 22 juin 2022

Véronique Boudon-Millot

Citer ce document / Cite this document :

Boudon-Millot Véronique. Assemblée générale du 22 juin 2022. In: Revue des Études Grecques, tome 135, fascicule 2, Juillet-décembre 2022. pp. 18-24;

http://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2022_num_135_2_8739;

Fichier pdf généré le 04/03/2025

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 22 JUIN 2022

ALLOCUTION
DE M^{me} VÉRONIQUE BOUDON-MILLOT

PRÉSIDENTE DE L'ASSOCIATION

CHÈRES COLLÈGUES, CHERS COLLÈGUES, MESDAMES, MESSIEURS,

Le vœu formulé à l'issue de son mandat par notre ancien président, Denis Rousset, de « nous retrouver, dès novembre prochain, aussi nombreux, et à nouveau assemblés » ne s'est, hélas, qu'en partie réalisé. Nos réunions, à la rentrée, ont certes repris leur rythme habituel devant un auditoire dont la fidélité ne s'est jamais démentie, mais qui, pour une grande partie de l'année et jusqu'en mars encore, a dû s'accommoder de la pratique heureusement désormais bien rodée de la visioconférence. Pendant ces longs mois d'hiver, le *loimos* et ses vagues successives ont en effet continué à se jouer des politiques de santé publique comme il se jouait déjà des pronostics des médecins antiques. Et vagues après vagues, il fallut attendre avril et la séance commune avec nos collègues latinistes pour célébrer le retour du calme après la tempête, la fameuse *Galènè* déjà guettée par les navigateurs antiques afin, sinon de reprendre la mer, du moins le cours de nos réunions en présentiel. Cette année, le printemps n'a donc pas failli à ses promesses, en nous permettant enfin d'échanger regards et sourires sans masques ou écran interposés. Cependant, au moment où les mortels aspirent à goûter aux fruits de Déméter, il nous faut demeurer encore un peu auprès de Perséphone pour évoquer ceux dont nous essayons de nous consoler de la disparition dans l'espérance que la fin de leur existence, selon la belle formule d'Hervé Le Tellier, continuera longtemps « à donner vie à de l'immortalité »¹.

En tête de ce triste cortège formé par les huit décès dont il me faut rendre compte aujourd'hui, figure, selon l'ordre chronologique, celui de l'historienne de la médecine **Danielle Gourevitch** intervenu brutalement le 13 juin 2021 à Paris à l'âge de quatre-vingts ans, au terme d'un bref combat de trois mois contre la maladie. L'annonce de ce décès était cependant parvenue trop tardivement à notre Association l'année dernière pour que notre ancien président ait pu avoir le temps de retracer, selon ses propres mots, « de façon appropriée la carrière, la personnalité et l'œuvre » de notre collègue, tâche dont je vais donc à présent m'efforcer de m'acquitter le mieux possible. En vertu de la franchise qui la caractérisait et qui lui valut parfois quelques inimitiés, tout en lui attachant de nombreuses et fidèles amitiés, Danielle Gourevitch, bien que latiniste, n'a jamais fait mystère de sa préférence pour notre Association dont elle fut membre pendant de très nombreuses années ni de son intérêt pour

¹ Hervé Le Tellier, *L'Anomalie*, Paris, 2020, p. 32.

notre Revue dont, jusqu'au bout, elle resta une lectrice assidue. Née Leherpeux le 21 janvier 1941 à Pluméliau (Morbihan), Danielle Gourevitch est toujours restée fidèle à cette région où elle avait encore effectué un dernier séjour au printemps 2021. Son propre père, lorsqu'il lui remit les insignes de chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur à la Sorbonne (en janvier 2002), avait évoqué en des termes émouvants la naissance dans le Morbihan en 1941, en une époque troublée, de celle qui serait bientôt destinée à livrer ses propres batailles en tant qu'étudiante puis enseignante dans un univers alors majoritairement masculin. Petite-fille d'instituteur et fille de professeur, Danielle Gourevitch croyait en l'élévation et en la perfection des esprits par l'enseignement et la connaissance. Étudiante brillante, passionnée de culture antique, elle est reçue à l'École normale supérieure en 1961 (1961-1965) où elle prépare et obtient l'agrégation de grammaire (1964), avant d'en sortir diplômée de la 4^e section de l'EPHE (1965). Sa rencontre à Nice avec celui qui allait devenir son mari et le père de ses deux fils, le futur psychiatre Michel Gourevitch, scellera l'orientation de ses recherches vers l'histoire de la médecine. Reçue au concours de l'École française de Rome en 1966 (1966-1969), elle soutient en 1981 sa thèse de doctorat d'État (publiée en 1984 dans la BEFAR) sous le titre *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain. Le malade, sa maladie et son médecin*. Elle y évoque d'entrée les questionnements qui guideront ses futures recherches : « Qu'est-ce que la santé et la maladie ? Quelle attitude le public adopte-t-il envers sa maladie ? Quelles règles implicites régissent les rapports entre médecins et malades ? » Suivront plusieurs livres consacrés tant à l'expérience des plus humbles, des plus jeunes et des plus fragiles (*Le mal d'être femme*, Paris 1984 ; *I giovanni pazienti*, Roma 2001 ; *La femme dans la Rome antique*, Paris 2001 ; *Maternité et petite enfance dans l'Antiquité romaine*, Bourges 2003) qu'à l'œuvre des plus grandes figures de la médecine : tel Soranos et les quatre volumes de son *Traité des maladies des femmes*, publiés entre 1988 et 2000 dans la Collection des Universités de France, auxquels elle collabora aux côtés de Paul Burguière et Yves Malinas ; mais aussi Hippocrate et Galien, Asclépiade de Bithynie, Marinus, Quintus et Numisianus, Aélius Aristide et Paul d'Égine, jusqu'à Coray, Daremberg, Minoïde Mynas et Sigerist auxquels elle consacra de nombreux articles, sans oublier le libraire et éditeur de médecine Jean-Baptiste Baillièrre qui lui doit la plaque aujourd'hui apposée à Paris sur la maison où il travailla et mourut au 19 de la rue Hautefeuille.

Parallèlement à ses travaux de recherche et d'écriture, Danielle Gourevitch n'a jamais cessé d'enseigner, d'abord comme professeur au lycée de jeunes filles de Fontainebleau (1965-1966), puis comme assistant, maître-assistant, maître de conférences, puis professeur à l'Université de Paris X – Nanterre (1969-1989), et enfin comme directeur d'études (et non directrice, titre auquel elle tenait beaucoup) à l'École pratique des hautes études où elle succéda à Mirko Grmek sur la chaire d'Histoire de la médecine (1989-2008). De son séjour à Princeton à l'Institute for Advanced Study, School of Historical Studies (2002), Danielle Gourevitch qui parlait couramment l'italien et dont certains livres furent traduits en portugais et en russe, retiendra la nécessité, pour être lue et comprise du plus grand nombre, d'écrire et de publier directement en anglais : ce fut *Limos kai loimos. A Study of the Galenic Plague* paru en 2013 sur un sujet que la récente crise sanitaire a rendu encore plus brûlant d'actualité.

Membre du Comité national d'histoire des sciences (Académie des sciences) et de l'Académie internationale d'histoire des sciences, présidente de la Société française d'histoire de l'art dentaire, Danielle Gourevitch fut longtemps responsable de la revue d'*Histoire des sciences médicales*, organe de la Société française d'histoire de la médecine qu'elle a présidée de 2006 à 2009 avant d'en devenir présidente d'honneur. Lauréate de plusieurs prix, elle avait également reçu de très nombreuses et prestigieuses récompenses dont il serait trop long de dresser ici la liste exhaustive : Chevalier des palmes académiques (1993), Officier (1998), lauréate de l'Académie de médecine (1999), de l'Académie des inscriptions et belles lettres (2000), de la Faculté de médecine de Gand (2000) pour *Les Maladies dans l'art antique*, Chevalier de la Légion d'honneur (2002). Car on l'aura compris, il est impossible de seulement évoquer les très nombreux centres d'intérêt de Danielle Gourevitch dont le lecteur curieux retrouvera aisément la trace dans l'imposante liste de publications réunies sur son site Internet², ainsi que dans la lecture des hommages

² <https://www.dgourevitch.fr/>

qui lui ont déjà été rendus³. Je me contenterai ici de souligner la force et l'originalité d'une œuvre qui tenait à la volonté de son auteur de toujours croiser philologie et archéologie (*Pour une archéologie de la médecine romaine*, Paris 2011), histoire des textes et histoire de l'art (*Les maladies dans l'art antique* écrit avec M. Grmek, Paris 1998), médecine antique et réalités contemporaines (dans les « Chroniques anachroniques » cosignées avec son mari), mais aussi muséographie et historiographie (dans le catalogue de l'exposition sur Galien de Pergame qu'elle avait coorganisée à Mariemont en 2018 avec Annie Verbanck et moi-même).

Au terme d'une carrière exemplaire placée sous le double signe de l'engagement et de l'exigence, voire dans certain cas de l'intransigeance, mais aussi du courage et de la fidélité en amitié, deux qualités finalement assez rares, Danielle Gourevitch a laissé orphelins des générations de lecteurs, d'étudiants, de collègues et d'amis qui tous, du chercheur à l'étudiant ou au débutant, ne sauraient bien longtemps tarder à rencontrer son nom dans une bibliographie, tant ses travaux sont devenus incontournables dans le champ de la médecine antique.

Dans la nuit du 4 au 5 août 2021, à Histria, cité pontique qu'il avait commencé à fouiller depuis ses débuts en archéologie, c'est **Alexandru Avram** qui nous a quittés, de façon aussi soudaine que prématurée juste avant de prendre sa retraite à l'automne. Celui qui signait ses notices du *Bulletin épigraphique* dans la *Revue des Études Grecques* du prénom d'Alexandre s'était formé à Bucarest (1976-1980), auprès de Dionisie M. Pippidi et de Petre Alexandrescu, où il obtint en 1992 son doctorat d'histoire consacré aux « Timbres amphoriques thasiens d'Histria », publié en français en 1996 et doublement primé en 1998 par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (Prix Gustave Mendel) et par l'Académie roumaine. Chercheur à l'Institut d'archéologie Vasile Pârvan puis professeur à la Faculté d'histoire de l'Université de Bucarest, Alexandru Avram devint en 2002 professeur d'histoire grecque à l'Université du Mans où il initia à l'épigraphie de nombreux étudiants en histoire et en lettres classiques. En 2001, il avait été élu membre correspondant de l'Institut archéologique allemand. Un événement moins connu, mentionné par sa filleule, Madalina Dana, professeure d'histoire grecque à l'Université Lyon III dans l'hommage qu'elle lui a rendu, a été son arrestation sous le régime de Ceaucescu avec d'autres universitaires au cours d'une manifestation pour la liberté en décembre 1989. Épigraphiste, archéologue et historien, Alexandru Avram était avant tout un excellent helléniste, mais aussi un homme d'une grande culture humaniste, amateur de musique et d'art. Celui que ses nombreux disciples et amis décrivent tout à la fois comme un enseignant généreux et un chercheur passionné, était également le rédacteur infatigable de nombreux périodiques et le co-directeur de la revue *Il Mar Nero*. Alexandru Avram laisse derrière lui une œuvre monumentale, composée d'une dizaine de monographies, de corpus épigraphiques (de Callatis et de Tomis), et d'une foule d'articles (232) en plusieurs langues sur des sujets aussi variés que la colonisation grecque, l'histoire institutionnelle et religieuse des cités grecques, l'épigraphie de la mer Noire mais aussi de l'Asie Mineure (y compris en langue phrygienne), les timbres amphoriques et les territoires et communautés infra-civiques. Au moment de sa mort, il venait d'achever le manuscrit des timbres rhodiens découverts à Istros et préparait les fascicules des *IG* consacrés à la Dobroudja.

Au mois de novembre, en réponse à l'appel à cotisation que notre Association venait de lui adresser, nous parvenait de la part de son épouse la nouvelle du décès d'**Olivier Bloch** survenu le 18 novembre 2021 à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Ancien élève de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, historien et philosophe, Olivier Bloch avait obtenu l'agrégation de philosophie en 1954 et soutenu sa thèse de doctorat sur *La Philosophie de Gassendi* en 1970. Il enseigna d'abord à l'Université Paris-XII Val-de-Marne à Créteil avant

³ Voir notamment l'hommage que j'ai moi-même rédigé à la demande de la *Lettre du Centre Jean Palerne* et celui qui a été rendu à Danielle Gourevitch par la *Société Française d'Histoire de la Médecine* le 15 janvier 2022 au Musée du quai Branly-Jacques Chirac, après un premier hommage privé rassemblant famille et amis le 17 octobre 2021 dans son appartement parisien, et après la rencontre amicale organisée à la BIU Santé à l'initiative de Jacqueline Vons avec le soutien de Jean-François Vincent le jeudi 2 décembre 2021.

d'occuper à l'Université de Paris-I Panthéon-Sorbonne les fonctions de directeur de l'UER de philosophie de 1980 à 1983 et de directeur du Centre de recherche sur l'histoire des systèmes de pensée moderne de 1983 à 1995. Principalement connu pour ses travaux sur les matérialismes anciens (aristotélisme, épicurisme et stoïcisme) mais aussi modernes et sur les traditions libertines et clandestines de l'âge classique, ce professeur d'histoire de la philosophie, auteur du *Que sais-je ?* sur *Le matérialisme* paru en 1985 et réédité aux PUF, nourrissait volontiers ses analyses de l'idée de révolution ou encore aimait illustrer son approche du théâtre du XVII^e siècle de parallèles inspirés par l'Antiquité. C'est ainsi qu'il voyait chez Molière dans le « chagrin philosophe » d'Alceste, ou le « flegme [...] philosophe » de Philinte une expression de la théorie antique des humeurs référée à des comportements « philosophiques »⁴.

De façon brutale, le 16 décembre à Paris à l'âge de soixante-quatorze ans, disparaissait le spécialiste mondialement reconnu de l'iconographie grecque antique, **François Lissarrague**. Les hommages qui lui furent rendus aussi bien en France dans les pages du journal *Le Monde* qu'à l'étranger où il avait enseigné comme professeur invité dans les universités de Pise, Naples, Lausanne, Lund, ou encore Berkeley évoquent tous un chercheur d'exception doublé d'un « infatigable aède » dont l'humour allié à une grande gentillesse séduisait immédiatement l'auditoire. Celui qui se définissait lui-même comme un « ancien élève de rien du tout » et qui fréquenta pendant longtemps les séminaires de Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, commença par étudier les lettres classiques à la Sorbonne, avant d'enseigner en collège et lycée comme professeur certifié à partir de 1970. Après sa thèse préparée à l'EHESS sous la direction de Pierre Vidal-Naquet, il entre en 1980 comme chercheur au CNRS, avant d'être élu directeur d'études à l'EHESS en 1996 sur la chaire « Anthropologie et image » qu'il occupera pendant exactement vingt ans (1996-2016). Comme l'écrivent ses collègues du centre de recherche ANHIMA, issu du Centre Louis-Gernet, Françoise Frontisi-Ducroux, Pauline Schmitt-Pantel et Alain Schnapp, dans l'hommage qu'ils lui ont rendu, François Lissarrague « n'a certes pas inventé l'iconologie », mais « il s'est employé à proposer une interprétation des images qui prenait au sérieux les acquis de l'anthropologie ». Il n'est en effet pas excessif de dire que son livre intitulé *L'autre guerrier. Archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, paru en 1990 (Paris-Rome, Éditions La Découverte/École française de Rome, 1990, 328 p.) a renouvelé l'étude de l'imagerie dans la céramique attique en développant ce qu'il a appelé le « parcours d'images » dont il a contribué à faire un véritable genre scientifique autant que littéraire. À partir d'un dossier d'images soigneusement documentées, il excelle à construire des séries pour faire apparaître à la fois répétitions et variantes, et dégager systèmes d'oppositions et idées implicites. Cet excellent dessinateur, ce passionné de l'étude des vases, doué d'une exceptionnelle mémoire visuelle, ce visiteur assidu des musées, revendiquait de multiplier les pas de côté pour s'intéresser aux marges : après les archers scythes, c'est l'esthétique du banquet en 1987, puis les satyres en 2013 qui retiennent son attention dans de nouveaux livres à chaque fois très remarquables. Loin d'être un savant isolé, il multiplie séminaires et conférences et joue notamment un rôle pilote pour la coordination et la préparation de l'article « Banquets » du THESCRA (paru en 2004). François Lissarrague avait participé à plusieurs projets collectifs comme « la Cité des images », une exposition préparée avec Claude Bérard et présentée dans plus de vingt musées ou lieux publics en Europe, dont la station de métro Châtelet à Paris où il avait harangué les voyageurs à l'heure de pointe en 1984 et où le destin voulut trente-sept ans plus tard que « cet esprit espiègle et pénétrant, l'incarnation du 'gai savoir' », selon les mots d'Anne Coulié, s'effondrât foudroyé⁵.

Au mois de janvier 2022, c'était au tour de Sorbonne Université d'être doublement endeuillée par le décès de deux de ses professeurs, celui d'**Alain Blanchard**, professeur émérite de langue et littérature grecques et éminent papyrologue, survenu le dimanche 16 janvier à son domicile parisien, et celui de **Marie-Françoise Baslez**, professeur émérite

⁴ Olivier Bloch, *Molière / Philosophie*, Paris, Albin Michel, « Idées », 2000, 189 p.

⁵ Anne Coulié dans l'hommage qu'elle a rendu à François Lissarrague au début du *Bulletin céramique* paru dans la REG 135, 2022/1, p. 155.

d'histoire des religions de l'Antiquité et spécialiste de l'Orient hellénistique et romain, survenu le 29 janvier à l'hôpital Cognacq-Jay de Paris.

Doué d'une gentillesse infinie et d'une grande modestie, **Alain Blanchard** comptait de très nombreux et fidèles amis qui lui ont déjà rendu plusieurs hommages très émouvants⁶. Helléniste, agrégé de lettres classiques, docteur ès lettres, ancien maître de recherche au CNRS, Alain Blanchard fut brièvement professeur à l'Université de Nancy II (1983) avant d'être élu en 1984 professeur de langue et littérature grecques à la Sorbonne où il assura la direction de l'Institut de papyrologie et où il accueillit et forma des générations de papyrologues talentueux, jusqu'à son départ à la retraite en 2006. Mais la date fondatrice, sinon de sa vocation, du moins de sa prédilection pour l'auteur qui devait occuper la première place dans ses travaux est celle de 1962, année où son maître André Bataille lui confia le soin, avec l'aide de Nicole Parichon, de démonter des cartonnages de momies rapportés de Ghôran par Pierre Jouguet soixante ans plus tôt et restés intacts. Le jour où, comme l'écrit Daniel Delattre à qui j'emprunte ces mots, « apparurent des coupons dans lesquels Alain Blanchard reconnut d'emblée la fin de la pièce de Ménandre, *Le(s) Sicyonien(s)* » fut le point de départ d'une recherche qui occupa toute sa vie. Sa thèse publiée en 1983 aux Belles Lettres dans la collection des « Études anciennes » sous le titre *Essai sur la composition des comédies de Ménandre*, fut couronnée l'année suivante par notre Association du prix Zographos. Devenu professeur émérite, Alain Blanchard continua de se consacrer à ses savants travaux et trouva notamment le temps d'éditer et de publier dans la Collection des Universités de France trois volumes du *Théâtre de Ménandre* parus entre 2009 et 2016. Auditeur fidèle de nos réunions jusqu'à ce que des ennuis de santé rendent ses déplacements plus difficiles, il était également un collaborateur régulier de notre Revue dans laquelle il écrivit un premier article en 1970 suivi de plusieurs autres (en 1976, 1981, 1987, 1991, 2002), ainsi que de très nombreux comptes rendus. Tout récemment encore il était intervenu par visioconférence pour présenter aux membres de notre Association son dernier ouvrage : *Les Bucoliques de Théocrite. Construction et déconstruction d'un recueil*, paru en Suisse chez Peter Lang à l'automne 2020. Qu'il me soit enfin permis d'évoquer deux souvenirs plus personnels : celui de ses cours de papyrologie que, jeune étudiante intégrée à un petit groupe aussi confidentiel que passionné, j'ai suivis comme tant d'autres au dernier étage d'un bâtiment aujourd'hui entièrement rénové, à l'époque où il abritait encore la collection de papyrus de la Sorbonne, ainsi que, quelques années plus tard, après ma promotion au rang de responsable des comptes rendus de la *Revue des Études Grecques*, ses visites régulières le lundi après-midi dans le petit bureau du premier étage de notre UFR, quant à lui toujours inchangé et où, comme tant d'autres là encore, j'ai pu éprouver sa gentillesse, sa disponibilité et sa discrétion coutumières.

Membre de notre Association depuis 1972, professeur émérite d'histoire des religions de l'Antiquité à Sorbonne Université, spécialiste de l'Orient hellénistique et romain, **Marie-Françoise Baslez** était également membre de l'équipe « Antiquité classique et tardive » de l'UMR 8167 Orient & Méditerranée. J'ai personnellement le souvenir, à l'époque où je dirigeais cette formation, de l'avoir plusieurs fois croisée dans les bureaux de la Maison de la recherche où, souriante et discrète, elle venait mettre la dernière main à l'un de ses nombreux ouvrages requérant l'aide informatique d'une de nos spécialistes des publications. Née en 1946 à Angers, normalienne (reçue à Sèvres en 1966), agrégée d'histoire, Marie-Françoise Baslez a fait sa thèse sous la direction d'André Laronde sur *Les Étrangers à Délos* d'où elle a tiré un livre publié en 1984 aux Belles Lettres sur *L'Étranger dans la Grèce antique*. Cette publication, fait assez rare pour être souligné, avait été précédée en 1977 d'un autre livre sur *Les conditions de pénétration et de diffusion des religions orientales à Délos* (Paris, 1977) issu de sa thèse de 3^{ème} cycle dirigée par Jacques Tréheux et où elle visait « à rassembler tous les traits communs aux cultes orientaux et à apprécier leur originalité par rapport à la norme grecque ». Très vite cette excellente connaisseuse des textes (grecs et latins) et des inscriptions s'orienta vers l'étude du judaïsme hellénistique et du

⁶ Voir notamment le texte de Daniel Delattre publié sur le site de Sorbonne Université : <https://ent.sorbonne-universite.fr/lettres-personnels/fr/l-universite/actualites/deces-alain-blanchard.html>

christianisme ancien. Spécialiste reconnue de la bible grecque, Marie-Françoise Baslez est l'auteur d'une œuvre scientifique considérable avec quatorze livres parus et treize ouvrages en collaboration. Parmi eux, on retiendra outre son ouvrage sur l'apôtre Paul, couronné du prix Diane Potier-Boès (1992) et régulièrement réédité depuis sa parution en 1991 aux éditions Fayard, qui contribua à ouvrir de nouvelles pistes pour l'histoire du premier christianisme, son livre sur *Les Persécutions dans l'Antiquité, victimes, héros, martyrs* pour lequel elle reçut le prestigieux prix Chateaubriand en 2007, ainsi que son étude sur *Les Premiers Bâisseurs de l'Église. Correspondances épiscopales (II^e-III^e siècles)* qui lui valut le prix de l'Académie française (François Millepierres) en 2017, jusqu'à la parution l'an dernier de *L'Église à la maison : Histoire des premières communautés chrétiennes, I^{er}-III^e siècle* (Mulhouse, Salvator, 2021). Généreuse de son savoir, régulièrement présente sur les ondes de France Culture ainsi que sur la chaîne KTO où elle a participé à plusieurs émissions télévisées, Marie-Françoise Baslez, comme tous les grands professeurs, était à la fois respectée, estimée et aimée de ses anciens élèves et de ses collègues, tant à l'UFR d'histoire que dans son équipe de recherche où, selon les mots d'Olivier Munnich, elle « a brillamment incarné en Sorbonne l'étude universitaire du christianisme antique ».

À cette liste hélas déjà longue, sont encore venus d'ajouter les décès de deux autres de nos membres : **Jeannine Boëldieu-Trevet** (1942-2022) le jeudi 20 janvier 2022 et **Anne-Marie Chanet** le 27 janvier, toutes les deux dans leur quatre-vingtième année.

Professeur en classes préparatoires au lycée Montesquieu du Mans, **Jeannine Boëldieu-Trevet**, malgré ses charges d'enseignement, n'a jamais cessé d'avoir une activité scientifique soutenue. Agrégée d'histoire, docteure en histoire de l'Antiquité et chercheuse associée au CRHIA (Centre de Recherches en Histoire Internationale et Atlantique de l'Université de Nantes), Jeannine Boëldieu-Trevet était l'auteur d'une thèse de doctorat soutenue en 1997 à l'Université de Rennes 2 sous la direction du professeur Yvon Garlan sur « L'exercice et l'art du commandement dans la guerre du Péloponnèse ». Après sa thèse publiée sous le titre *Commander dans le monde grec au V^e siècle avant notre ère* à Besançon aux Presses universitaires de Franche-Comté en 2007, elle n'a cessé de développer et de nourrir ce champ d'étude de la polémologie en Grèce ancienne, inauguré en France par André Aymard. Helléniste avertie, très attachée à la traduction et à l'analyse des textes grecs, elle avait aussi bien travaillé et publié sur l'œuvre d'Hérodote (son *Lire Hérodote*, écrit en collaboration avec Daphné Gondicas, Rosny-sous-Bois, Bréal, est paru en 2005), que sur celles de Xénophon et d'Énée le Tacticien. Les membres du programme ANR *Parabainô*, dans l'hommage qu'ils lui ont rendu, évoquent tout à la fois une collègue dont ils louent la force et l'ouverture intellectuelles, l'implication dans les projets collectifs, et une amie, enthousiaste, joyeuse et fidèle.

Maître de conférences de linguistique grecque à Nanterre de 1991 à 2002, **Anne-Marie Chanet** était normalienne (de la même promotion 1961 que Danielle Gourevitch) et comme elle agrégée de grammaire. Après avoir brièvement enseigné dans le secondaire à Calais, elle est recrutée à l'Université François Rabelais de Tours, avant de rejoindre Nanterre où elle devient vite une référence en matière de grammaire grecque, tant auprès de ses étudiants que de ses collègues. Enseignante avant tout, douée d'un goût immodéré pour les livres et d'un humour anglais aussi apprécié de ses amis que redouté de ses élèves (elle avait en plus de l'agrégation de grammaire une licence d'anglais), elle était connue pour sa vivacité intellectuelle, son extrême finesse et sa rigueur exigeante, préférant, lorsqu'elle n'était pas sûre d'avoir exactement décrit un phénomène, ne rien publier. En 2008, par amitié pour Jean Bouffartigue, elle avait cependant consenti à publier dans *Culture classique et christianisme* un article sur la syntaxe et l'interprétation du verbe *eukhesthai* suivi de l'infinitif. Pendant de nombreuses années, Anne-Marie Chanet a également apporté sa contribution active à l'animation de l'Association CLELIA fondée en 1974 par Jean Lallot et Jean Perrot et participé aux sessions annuelles de linguistique et littérature organisées chaque mois d'août à Aussois puis Évian. Guy Lachenaud, lorsqu'il a fait suivre à notre association l'annonce de ce décès rédigée par Bernard Bortolussi pour l'Université de Nanterre, y a ajouté le souvenir personnel de ces « folia scrupuleusement concoctés par Anne-Marie » qui lui furent d'une aide précieuse lorsque lui-même enseignait aux grands débutants en grec

(à Nanterre et Nantes), ou cherchait à leur inculquer le bon usage des dictionnaires, saluant par ces mots la générosité et la compétence d'une collègue internationalement appréciée.

Enfin, notre Association a tout récemment eu à déplorer un dernier décès, celui de Mme **Juliette de La Genière** survenu le 6 juin 2022, mais dont la nouvelle nous est là encore parvenue trop tard pour que j'aie pu rendre à cette archéologue spécialiste de l'Italie du sud et de la Sicile, professeur émérite de l'Université de Lille et membre de l'Institut (AIBL), l'hommage qu'elle mérite. C'est donc à notre prochain président, que je remercie d'ores et déjà de l'avoir acceptée, que reviendra cette tâche. Car la clepsydre m'oblige à arrêter là cette évocation des hellénistes disparus dont « le long couteau du flot de l'eau », selon les mots d'Henri Michaux à propos de Paul Celan, a certes tari la parole, mais dont l'œuvre écrite continuera encore longtemps à irriguer nos pensées et nos travaux.

Aux noms de ceux que j'ai déjà cités pour avoir puisé auprès d'eux la matière de certaines de ces nécrologies et auxquels j'adresse mes remerciements, je dois encore ajouter (par ordre alphabétique) ceux de Nicole Belayche, Béatrice Meyer et Michel Sève auxquels je suis redevable. Je ne saurais toutefois terminer cette évocation sans apporter le contrepoint de l'espérance et du renouveau incarné par l'adhésion cette année de sept jeunes membres que ni la crise sanitaire ni la visioconférence n'ont réussi à éloigner de notre Association. Car ce n'est pas faire preuve d'un optimisme béat, bien au contraire, que de constater que contre vents et marées, non seulement l'hellénisme a tenu bon mais que notre Association, tout comme notre Revue, qui a vu succéder à la savante et bienveillante codirection d'Olivier Picard celle de Patrice Hamon, sans se contenter de fonctionner normalement, sont parvenues à s'adapter en se nourrissant de forces nouvelles. Un puissant encouragement vient d'ailleurs d'être apporté à nos études et à notre Revue grâce au financement récemment accordé par le CollEx Persée⁷ au projet présenté par Sébastien Dalmont et Jean-Yves Strasser pour la numérisation du *Bulletin épigraphique*, succès pour lequel je tiens à féliciter les responsables de cette publication. Nous ne pouvons également que nous réjouir que, parmi les orateurs de nos séances, les jeunes docteurs aient cette année encore pris toute leur part auprès de leurs collègues plus anciens devant un auditoire toujours plus nombreux. De même, le palmarès des prix décernés par notre Association, et dont va immédiatement après vous entretenir notre secrétaire générale, témoigne que nos collègues, malgré les difficultés rencontrées par certains éditeurs et aggravées par la hausse récente du prix du papier, ont continué à publier d'importants et savants ouvrages dont huit ont été couronnés cette année.

Je ne saurais enfin manquer de remercier très sincèrement et très chaleureusement pour leur disponibilité, leur dévouement et leur efficacité tous ceux qui ont rendu ma tâche de présidente aussi légère que passionnante et enrichissante : au premier rang desquels notre secrétaire générale, Diane Cuny avec qui les échanges furent aussi fluides que l'entente fut parfaite ; notre secrétaire général adjoint, Pierre Pontier, dont la présence aussi discrète qu'efficace m'a déchargée de tout souci ; Caroline Magdelaine, notre fidèle trésorière aussi précise que précieuse ; et enfin Alessia Guardasole, notre bibliothécaire, amie de longue date et très ancienne complice avec qui il est à peine besoin de parler pour s'entendre.

Pour finir, je voudrais remercier les instances de l'Association qui m'ont fait l'honneur de proposer mon nom d'abord comme vice-présidente puis comme présidente, ainsi que ses membres qui, par leurs suffrages, m'ont témoigné leur confiance en entérinant ce choix. Je ne saurais oublier Didier Marcotte, directeur de l'UFR de grec, qui accueille généreusement nos manifestations dans ses murs chaque fois que nécessaire. Au moment de passer le flambeau à Michel Fartzoff, comme je l'avais moi-même amicalement reçu des mains expérimentées de Denis Rousset, je peux à mon tour témoigner de la confiance pleine et entière que m'inspire, pour le devenir et la bonne marche de notre Association, celui qui, fort de son expérience antérieure de secrétaire général, en connaît parfaitement tous les rouages. À n'en point douter avec un tel capitaine, notre Association sera en mesure d'affronter les vagues, quelles qu'elles soient, qui pourraient encore se former à l'horizon.

⁷ Collections d'Excellence de l'enseignement supérieur et de la recherche.